

PIERRE SAUREL

Espions communistes



BeQ

Pierre Saurel

L'agent IXE-13 # 138

Espions communistes

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 517 : version 1.0

Espions communistes

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Illustration de couverture :

André L'Archevêque.

I

Dans toute sa carrière d'espion, le Capitaine Jean Thibault, qu'on avait surnommé l'agent secret IXE-13, avait connu plusieurs ennemis qui lui en voulaient à mort.

Parmi ceux-là se trouvaient les deux fameux allemands, le Commandant Von Tracht et le Capitaine Bouritz.

Von Tracht, Bouritz et IXE-13 s'étaient livrés des luttes épiques.

Souvent, ils avaient placé IXE-13 dans de fâcheuses situations.

Jamais cependant, ils n'avaient réussi à se débarrasser du Canadien.

Mais, jamais également, IXE-13 n'avait réussi à mettre un terme aux exploits des deux Nazis.

Von Tracht et Bouritz avaient accompli à peu près toutes les missions qu'on pouvait confier à

des types de l'armée.

Mais, à la fin de la guerre, dans un coup d'état, IXE-13 avait réussi, avec ses deux inséparables amis, le Marseillais, Marius Lamouche, et la jeune espionne française, Gisèle Tubœuf, à capturer les deux Nazis et à les envoyer dans un camp de concentration de l'Angleterre.

Nous avons vu, dans nos chapitres précédents, que Von Tracht et Bouritz avaient réussi à tromper la vigilance de leurs gardiens et à prendre la poudre d'escampette.

Maintenant, ils n'avaient plus qu'une idée, se venger d'IXE-13.

Après de nombreuses et périlleuses aventures, IXE-13 avait réussi à recapturer les deux espions ennemis.

Il les avait remis entre les mains du Brigadier Joutret, chef du deuxième bureau français.

Jantret avait promis à IXE-13 :

– Cette fois, ils ne nous échapperont pas.

Mais dès le lendemain, le Brigadier annonça :

– Vos deux ennemis sont partis pour l'Allemagne.

– Pour l'Allemagne ?

– Oui. Les Russes les ont fait demander. Bouritz et Von Tracht ont commis un nombre de crimes incalculables. Ils ont tué des officiers russes, et on veut les juger immédiatement.

IXE-13 se réjouissait.

Il savait que les Russes étaient barbares et que Von Tracht et Bouritz seraient mis à mort le plus tôt possible.

– Ils mourront plus vite, c'est tout.

Le lendemain de la demande des Russes, Von Tracht et Bouritz partaient pour l'Allemagne.

Une escorte de dix hommes les accompagnaient.

En zone russe, quelques gardes bolchéviques prirent livraison des prisonniers et les emmenèrent dans une prison que le Commandant et son assistant connaissaient bien.

Von Tracht avait déjà été en charge de cette

prison.

– Bouritz, fit-il, nous sommes finis. Tu connais la prison ? Il nous est impossible de nous évader.

Dès le lendemain, il y eut un procès expéditif.

Le juge prononça la sentence.

– Vous êtes condamnés à passer par les armes demain matin à six heures.

C'était fini pour les deux Allemands.

La mort les attendait.

*

Les deux Nazis ne pouvaient dormir dans leur cellule respective.

Ils entendaient sonner les heures.

– Deux heures, murmura Bouritz.

Tout à coup, il entendit un bruit de pas.

Trois gardes s'approchèrent de la cellule et le gardien ouvrit la porte.

– Suivez-nous !

– Il... il n'est pas six heures, bégaya Bouritz.

– Suivez-nous, répéta le garde russe.

Bouritz se tut, pensant qu'on avait avancé l'heure de son exécution.

On l'emmena dans un bureau.

Là, l'un des gardes lui désigna une chaise.

– Asseyez-vous.

Quelques secondes plus tard, le Commandant Von Tracht faisait son apparition dans le bureau.

On le fit asseoir aux côtés de Bouritz.

– Qu'est-ce qu'on va nous faire ? demanda le commandant.

– Je... je ne sais pas... peut-être qu'on veut nous martyriser avant de nous tuer...

La porte s'ouvrit et un officier russe parut.

Il alla s'asseoir derrière un pupitre, et fit signe aux gardes de le laisser seul avec les prisonniers.

– Restez en dehors, dans le corridor, leur dit-il. Si j'ai besoin de vous, je vous appellerai.

Le général russe examina longtemps Bouritz et Von Tracht, puis se décida à parler :

– Vous savez quelle heure il est ?

– Non, répondit Bouritz.

– Quatre heures, exactement. Dans deux heures et une minute, vous ne serez plus que deux cadavres... vos exploits seront terminés.

Les deux Allemands commençaient à claquer des dents.

– Durant la guerre, vous avez fait du beau travail tous les deux... On m'a dit que vous étiez parmi les meilleurs espions nazis.

Il y eut un lourd silence, puis brusquement, le général demanda :

– Je suppose que vous aimeriez vivre tous les deux ?

Bouritz et Von Tracht se levèrent brusquement.

– Qu'est-ce que vous dites ?

Le général cria :

– Taisez-vous imbéciles et asseyez-vous.

Sinon, la discussion arrêtera là.

Bouritz et Von Tracht s'assirent rapidement et observèrent un silence rigoureux.

Le Général reprit :

– Vous savez que notre pays est le plus beau du monde ?

– Oui, général.

– Nous n'avons pas l'intention de nous laisser mener par des capitalistes comme les États-Unis. Il faut donc réagir immédiatement, avant qu'il ne soit trop tard.

Von Tracht sursauta :

– Vous voulez déclarer une autre guerre ?

– Qui vous parle de guerre ? Non, nous ne voulons pas déclarer d'autres guerres.

– Ah !

– Nous voulons que la doctrine communiste s'infilte un peu partout, dans tous les pays du monde, nous voulons avoir des adeptes partout.

Le Général sourit :

– Notre plan se prépare de longue main. Lorsque dans tous les pays, nous aurons des adeptes, nous déclencherons des révolutions un peu partout.

Von Tracht approuva :

– Je comprends, Général. Les soldats de chaque pays devront se battre dans leur propre pays, contre leurs propres compatriotes ?

– Oui. Les Nations s'affaibliront les unes après les autres. Les grandes nations, comme l'Angleterre, les États-Unis... voudront aider les plus petits pays. Leurs troupes seront occupées un peu partout... en Amérique... en Europe... en Asie... ils devront se multiplier... et quand le monde sera partout en révolte, nous frapperons.

Le Général s'enflammait :

– Ce serait une affaire de rien pour nous, de nous emparer du monde entier. Nous avons des millions d'hommes... nous essaierons d'avoir les Jaunes avec nous. En un rien de temps, les communistes gouverneront le monde.

Bouritz et Von Tracht, écoutaient avec

attention.

– Pour ça, nous avons besoin d’hommes capables... des hommes qui peuvent travailler dans les petits pays... Par tous les moyens possibles, soulever les peuples. Tous les moyens sont bons. Il ne s’agit pas de demander aux gens : « Voulez-vous entrer dans les rangs communistes ? » Non, il faut les soulever contre le gouvernement... attaquer les petits pays.

Von Tracht commençait à saisir :

– Vous désirez qu’on travaille pour vous ?

Le Général baissa la voix comme s’il disait un secret.

– Si vous refusez mon offre, dans moins de deux heures, vous serez morts...

Bouritz s’écria :

– Nous acceptons votre offre quelle qu’elle soit.

– C’est justement ce que je ne veux pas.

Von Tracht jeta un regard à Bouritz... un regard qui en disait long.

– Je veux que vous deveniez des communistes convaincus.

– Nous le sommes, s'écria de nouveau Bouritz !

– C'est faux. Vous ne connaissez rien à la doctrine communiste. Si vous voulez travailler pour nous... donner votre allégeance à notre parti, vous aurez la vie sauve.

– Nous acceptons, fit Von Tracht après un bout de temps.

– Remarquez bien que ce n'est qu'une proposition temporaire.

– Ah !

– Vous allez partir pour la Russie en avion. Là, on vous donnera des cours... en vous enseignant votre religion... votre nouveau travail. Si vous faites l'affaire, très bien... sinon, vous mourrez.

– Mais... la condamnation... la mort... l'exécution de ce matin. Il ne faut pas que les Alliés le sachent.

– Nous avons arrêté deux Allemands dans la

journée d'hier... deux de vos compatriotes. Nous les tuerons à votre place.

– Ce sont des criminels de guerre ?

– Non, de simples Allemands, innocents. Il va vous falloir renier votre pays, et laisser tuer des innocents à votre place.

Von Tracht déclara cyniquement :

– Vous tueriez mon père et ma mère et ça me serait égal.

– Alors, vous allez rester ici quelques minutes. Je vais donner des ordres. Ne tentez pas de vous enfuir. Vous aurez les Russes et les Alliés contre vous.

– N'ayez crainte, fit Von Tracht.

– Vous allez quitter le pays vers cinq heures trente. À six heures, les deux Nazis seront fusillés à votre place. Alors, vous acceptez toutes nos conditions ?

– Nous acceptons, dirent les deux Nazis ensemble.

Le Général se leva :

– Je reviens dans quelques minutes.

Il sortit.

Les deux Nazis se regardèrent, ne pouvant en croire leur oreilles.

– Bouritz, nous sommes sauvés.

– Commandant, c'est presque'incroyable.

– Tout ça, grâce à moi.

– À vous ?

– Oui. Les Russes ont jugé que je leur ferais un bon chef... que j'avais des qualités exceptionnelles.

– Oui, Commandant.

– Toi, on te laisse la vie sauve, parce que tu es mon ami. Pas pour autre chose. On pourrait facilement se passer de toi. Mais qui va faire le meilleur chef communiste ?

– Vous, Commandant.

– Lequel des deux, est le moins intelligent, Bouritz ?

– Vous, Commandant.

Von Tracht sursauta :

– Qu'est-ce que tu dis ? Tu oses dire encore que je suis moins intelligent que toi. Voyons, Bouritz, tu sais fort bien qu'entre nous deux, il y a une grosse différence. L'un de nous deux est un crétin, un imbécile, un type qu'il faut toujours suivre, commander... qui est incapable de prendre ses propres décisions.

– Oui, Commandant.

Soudain, Bouritz se redressa :

– Écoutez donc ?

– Quoi ?

– Dans le parti communiste, nous serons égaux. On nous engagera sans doute comme de simples espions.

– Probablement.

– Alors, je n'aurai plus d'ordres à recevoir de vous... Ah, ah, les rôles vont changer.

– Comment ça ?

– Je serai votre égal, maintenant, et je ne serai plus obligé de plier devant vous.

– Hein ?

– C'est alors que nous verrons lequel des deux est le plus intelligent.

Von Tracht commençait à voir rouge.

Mais la porte s'ouvrit et le général russe parut.

– Suivez-moi, leur dit-il

Il les emmena dans une autre pièce où se trouvaient deux autres officiers.

– Quittez vos habits et endossez vos uniformes.

Les deux Allemands mirent l'uniforme de soldats russes.

Le Général demanda à un autre officier :

– Vous avez les papiers des deux hommes ?

– Oui.

– Vous expédiez ça, demain aux quartiers généraux des Alliés, en leur disant que Von Tracht et Bouritz sont morts.

– Bien, Général.

Une fois que Bouritz et Von Tracht furent

habillés, le Général leur dit :

– Suivez-moi.

Ils sortirent de la prison, montèrent dans une voiture et se dirigèrent vers un terrain d'aviation.

L'avion était prêt à partir.

– Le pilote a reçu les ordres. Il sait où vous conduire.

Le Russe leur tendit la main :

– J'espère que maintenant, nous serons des amis... et que désormais, vous serez de bons communistes... au revoir et bonne chance.

– Merci, Général,

Les deux Nazis montèrent dans l'avion et bientôt, le gros appareil s'éleva dans le ciel.

À six heures exactement, deux Allemands étaient fusillés à la place de Bouritz et de Von Tracht.

On envoya aux alliés les papiers des deux Nazis.

À l'exception des Russes, tout le monde croyait Von Tracht et Bouritz, morts.

Mais, on allait bientôt se rendre compte qu'ils étaient vivants... aussi vivants que jamais.

IXE-13 le premier allait s'en apercevoir.

II

Von Tracht et Bouritz passèrent dans le bureau d'un Capitaine Russe.

– Asseyez-vous, leur dit-il.

Le Capitaine Bouchine était l'un des chefs du service secret communiste.

Il jeta un coup d'œil sur les papiers et leur dit :

– Depuis quelque temps, vous avez étudié notre doctrine, vous avez suivi les cours qu'on donne aux espions, et vous avez réussi.

Von Tracht et Bouritz se regardèrent en souriant.

– Vous avez passé avec grand succès, les examens que nous vous avons fait subir. Je tiens à vous féliciter. Lequel était le concurrent numéro 2.

– Moi, Capitaine, fit Bouritz en s'inclinant.

– Et vous, le concurrent numéro un, fit-il en désignant Von Tracht.

– Exactement.

Le Capitaine Bouchine jeta un coup d’œil sur les feuilles, puis :

– Vous, le numéro deux, vous avez passé des examens plus qu’excellents... et vous numéro un, très bien.

Von Tracht bondit :

– Comment, il a été meilleur que moi ?

– Oui. Il a montré une plus grande initiative, une imagination plus forte, un esprit d’observation plus développé. Enfin, il est plus intelligent que vous.

Il se tourna vers Bouritz :

– Comment vous appelez-vous ?

– Capitaine Bouritz !

Le Capitaine réfléchit, puis :

– Bouritz... désormais vous porterez le nom de Bourof. Lieutenant Yvan Bourof.

– Lieutenant... je serai Lieutenant ?

– Oui. Lieutenant Yvan Bourof, espion numéro 127.

Von Tracht demanda :

– Et moi, Capitaine ?

– Comment vous appeliez-vous auparavant ?

– Commandant Von Tracht.

– Commandant ? Tiens, tiens... Vous allez baisser de grade, mon ami.

– Ah !

– Désormais vous ne serez plus qu'un simple espion... pas de grade... L'espion numéro 128.

– Simple espion, murmura Von Tracht.

– Et votre nom sera...

Le Capitaine Bouchine réfléchit :

– Von Tracht Igor Tracko. Compris ?

– Oui... Capitaine.

– Espion Igor Tracko, espion numéro 128 et Lieutenant Yvan Bourof, espion numéro 127.

Le Capitaine leur fit signe de se lever :

– Je vais faire préparer vos nouveaux papiers. Il faudra que vous oubliez les noms que vous portiez auparavant. Von Tracht et Bouritz n'existent plus. C'est Igor Tracko et Yvan Bourof.

Bouchine alla leur ouvrir la porte.

– Revenez me voir, demain matin à dix heures. D'ici ce temps-là, vous êtes libres. Demain, je vous confierai votre première mission.

– Nous travaillerons ensemble, Capitaine ?

– Oui. Vous êtes habitués, d'ailleurs. C'est vous Bourof qui prendrez les directives et donnerez les ordres à votre compagnon.

– Rien ne me fait plus plaisir, Capitaine.

Les deux ex-Nazis sortirent.

Von Tracht murmura :

– Mes félicitations, Bouritz tu...

– Pardon. N'oubliez pas que je suis le Lieutenant Bourof... Dites toujours Lieutenant quand vous me parlerez, désormais, Camarade

Igor Tracko.

– Ou... oui, Lieutenant

– Désormais, tu me porteras respect. C'est moi qui te dirai tu. Compris, Camarade ? Et il n'existe plus de Commandant... j'ai tout oublié. Tu vas obéir à mes ordres, et ça va marcher rondement.

Et Bouritz ajouta pour lui-même :

– Il y a assez longtemps que tu me commandes et que tu me fais jouer au fou... maintenant, ce sera à mon tour.

*

Le lendemain matin, le Lieutenant Bourof et Igor Tracko se présentaient au bureau du Capitaine Bouchine.

Ce dernier les fit asseoir, puis :

– Êtes-vous déjà allés en Canada ?

– Nous n'y sommes jamais allés, Capitaine.

– Mais, d'après vos dossiers, j'ai cru

comprendre que vous aviez des ennemis canadiens, n'est-ce pas ?

– Nous en avons un, Capitaine. L'espion IXE-13.

– Tant mieux... ce que nous voulons, c'est que quelqu'un haïsse les Canadiens. Vous allez partir pour le Canada.

– Bien, Capitaine.

Pas tout de suite, cependant. Vous allez auparavant passer entre les mains de nos experts. Ils vont vous transformer complètement. Ça va prendre deux jours. Vous subirez quelques opérations au visage et au corps. Vous Lieutenant, on va vous enlever un peu de graisse.

– Je ne demande pas mieux, Capitaine.

– On transformera votre figure, grâce à la chirurgie plastique.

Bourof soupira :

– Ça va faire deux fois en peu de temps.

Tracko ricana :

– Je ne souhaite qu'une chose pour vous,

Lieutenant, c'est qu'ils ne vous redonnent pas la figure que vous aviez auparavant.

Bourof laissa passer la remarque du camarade Tracko comme s'il ne l'avait pas comprise.

Il demanda au Capitaine :

– Qu'est-ce que nous allons faire, maintenant ?

– En Canada, je vais vous donner le nom d'un type, à Montréal. Vous vous rapporterez à lui. Il s'agit pour le moment, non pas de propager la doctrine communiste, mais de mettre du trouble dans le pays... Vous devrez vous arranger de manière à entrer en guerre avec les gouvernements. Tous les moyens sont bons. Lorsque les gens se soulèveront petit à petit, ce sera un jour pour vous de les retourner en communistes. Je vous donnerai, plus de détails dans deux jours, alors que vous aurez subi vos transformations.

– Bien, Capitaine.

Et pendant les deux jours qui suivirent, Bouritz, alias Bourof, et Von Tracht, alias

Tracko, changèrent complètement de personnalité.

Bouritz perdit une vingtaine de livres et paraissait maintenant beaucoup plus jeune.

On lui avait de nouveau transformé la figure et il pouvait facilement passer pour un jeune homme de trente ans.

Au lieu d'embellir Von Tracht, on l'avait enlaidi.

Il avait l'air maintenant d'un véritable tueur.

On lui avait taillé sa moustache différemment. Il portait une cicatrice sur la joue gauche, sa lèvre était croche, et ses sourcils rabaissés sur ses yeux, lui donnaient une allure très sévère.

Von Tracht était humilié plus que jamais.

Il voyait Bouritz, beau garçon... un Bouritz qui plairait sans doute aux femmes.

Lui, Von Tracht serait repoussé par le sexe faible, et de plus, devrait obéir aux ordres de Bouritz.

C'était encore là sa plus grosse punition.

Avant qu'ils prennent la route pour le Canada, Bouchine leur donna ses dernières recommandations :

– Là-bas, vous vous rapporterez à un dénommé Louis Malone. C'est un de nos partisans. Un type qui connaît le monde de la pègre et qui peut soulever des centaines de gens en peu de temps. Vous dresserez vos plans d'attaque avec lui.

Le Capitaine alla les conduire jusqu'à l'aéroport.

Il leur remit des faux papiers au nom de Claude Lelong, pour Bourof, et Denis Genest pour Tracko.

– S'il vous arrive quelque chose, vous vous ferez passer pour des Français.

Ils s'embarquèrent sur un avion qui les conduisit dans une petite province de France.

De là, ils passèrent par les bureaux de l'immigration et enfin partirent pour le Canada.

Leurs papiers étaient en règle et on leur donnait la permission de s'établir en terre

canadienne.

Les autorités ne se doutaient nullement qu'en les admettant chez eux, ils venaient de commettre une erreur qui allait causer bien des soucis au service secret.

*

Les trois hommes étaient assis dans un appartement pratiquement nu, situé dans le quartier interlope de la ville de Montréal.

– Nous sommes prêts à entrer en action, fit Louis Malone.

– Qui va diriger les opérations ? demanda le Lieutenant Bourof.

– Vous, et votre camarade.

– Très bien. Mais il faut absolument que vous passiez inaperçus. Il ne faut pas qu'on vous connaisse.

– Pourquoi ?

– Parce que les gens de la pègre obéissent

beaucoup mieux à un inconnu qu'à un type qu'ils connaissent.

– Vous avez trouvé quelqu'un pour nous aider à financer notre nouveau commerce ?

– Oui.

– Qui ?

– Un dénommé Émile Ducard. C'est un président de compagnie de cinéma. C'est dans son immeuble que nous établirons nos quartiers généraux.

– Et notre boisson ? demanda Tracko.

– Dans sa cave... il y a une cave immense où nous pourrons tout placer notre stock.

Il résuma leur idée.

– Nous allons envahir le marché avec nos bouteilles que nous vendrons beaucoup moins cher que celles de la commission des liqueurs.

– Mais les autorités.

– Les autorités nous laisseront aller au début... Morrison, l'expert, nous a dessiné des étiquettes et des timbres qui imitent parfaitement ceux de la

commission.

– Et les magasins ?

– Les taverniers vont vendre de notre boisson.

– Ils n'ont pas le droit.

– Ils vont en vendre. Nous en avons déjà plusieurs qui ont accepté. Il y a des gérants de bureaux de la commission des liqueurs qui sont avec nous. Si possible, nous en placerons dans tous les clubs.

Bourof frémit :

– La police va certainement intervenir.

– Oui, elle va intervenir... mais nous n'en avons pas peur.

– Vous avez des amis parmi les autorités, je suppose ?

– Non, nous allons employer la force et semer partout la terreur. Ceux qui refuseront de nous obéir mourront.

Tracko demanda :

– Et qu'est-ce que ça va donner, exactement ?

Malone se mit à rire :

– Vous ne comprenez donc pas que le gouvernement va être obligé d’agir.

– Comment ça ?

– Pour mettre notre organisation à terre, le gouvernement sera obligé d’imposer l’abolition de la vente des liqueurs fortes.

Bourof sursauta :

– Vous voulez dire qu’on va fermer tous les magasins de liqueurs, les tavernes ?

– Oui. On l’a déjà fait aux États-Unis ?

– Et puis ?

– C’est là que les gens vont se révolter. Les Canadiens aiment à prendre un petit coup de temps en temps... ils seront en colère contre leurs gouvernants. Ce sera alors le temps de commencer notre propagande communiste, et les bons canadiens vont avaler ça comme de petits pains chauds.

– Vous pensez ?

– J’en suis sûr.

Il se leva.

– Ce soir, nous allons avoir une réunion importante. Il y aura plus de cinquante personnes de convoquées. Vous donnerez les ordres.

– Mais vous ne voulez pas qu'on nous voie.

– Non. Vous parlerez dans un micro, vous serez dans un appartement à part.

– Entendu. Le temps est venu de passer à l'action, s'écria Bourof.

III

L'homme reprit la bouteille et la mit dans son sac.

– Comme ça, vous refusez d'en vendre ?

– Je n'ai pas le droit... je refuse.

– Très bien. C'est votre dernier mot... vous ne regrettez pas ?

– Non. Sortez !

Et le tavernier mit l'homme dehors.

– Je ne suis pas pour risquer de perdre ma licence pour eux.

Cinq minutes plus tard, une automobile passait devant la taverne.

À l'intérieur, il n'y avait que deux clients, le tavernier et un commis.

Un homme descendit en courant de voiture, ouvrit la porte de la taverne et lança quelque

chose à l'intérieur.

Puis, il reprit sa course et remonta dans la voiture.

Deux secondes plus tard, une explosion ébranlait tout le voisinage.

La taverne venait de sauter entraînant dans la mort, les personnes qui se trouvaient à l'intérieur.

*

– Extra... extra... cria le garçon. Lisez les dernières nouvelles. Un club de nuit vient de sauter. Trois personnes, dont le propriétaire, trouvent la mort.

Un client acheta un journal et se mit à lire l'article.

« Le règne de la terreur continue dans la ville de Montréal. En moins d'une semaine, un magasin de la commission des liqueurs et deux tavernes ont été détruites mystérieusement.

Ce matin, le club de nuit « Maytis » a sauté entraînant dans la mort deux employés et le propriétaire George Maytis. La police croit que tous ces meurtres se rapportent à l'apparition de la nouvelle boisson de contrebande qui se vend un peu partout à Montréal et même dans la province.

La police fait présentement enquête et il est fort possible que le gouvernement provincial intervienne pour imposer certaines restrictions sur la vente des boissons alcooliques. »

*

L'agent secret IXE-13, l'as des espions Canadiens, était revenu en Canada.

Il venait d'accomplir avec succès une mission en Europe, où IXE-13 avait eu à lutter contre des espions russes.

Mais le Canadien était sorti victorieux.

Marius Lamouche, le colosse Marseillais, et Gisèle Tubœuf, l'espionne française, avaient

grandement aidé le Canadien dans son travail.

On sait aussi que Marius Lamouche, avait ramené de France, une jeune négresse, très belle, mais très petite, Arkia Boushi.

Comme Arkia était une infirmière diplômée, le Colonel Boiron lui avait trouvé une position dans un hôpital.

Mais la négresse n'était pas satisfaite.

Elle voulait devenir espionne pour pouvoir suivre partout son gros Marius.

En arrivant au Canada, IXE-13 alla se rapporter au Colonel Boiron et lui fit rapport de sa dernière mission.

Ce dernier leur donna rendez-vous pour le lendemain.

– Je vous confierai alors votre nouvelle mission.

IXE-13, Gisèle et Marius se présentèrent donc au bureau du Colonel Boiron.

– J'ai une nouvelle mission fort importante pour vous trois, leur dit-il.

– Tant mieux peuchère, s'écria Marius.

– Vous ne quitterez pas le Canada, mais vous vous rendrez à Montréal.

Il demanda à IXE-13 :

– Est-ce que vous avez lu les journaux récemment ?

– Oui. Pourquoi ?

– Vous devez être au courant de cette histoire de boisson de contrebande qu'on vend à Montréal.

– Oui, oui, j'ai lu ça.

– J'ai reçu un rapport ce matin, me demandant de faire enquête.

– Comment ça ? Ce n'est pas de votre domaine.

– Peut-être plus que vous ne le croyez. La police provinciale s'est mise à l'œuvre et a découvert certaines choses qui font ouvrir les yeux au gouvernement. On a saisi plusieurs bouteilles de boisson parmi des artistes.

Gisèle sursauta :

– Des artistes ?

– Oui, des artistes de cinéma. Tous, naturellement, disent avoir acheté ces bouteilles dans des magasins... mais il y a une étrange coïncidence.

– Laquelle ?

– Ces artistes qui cachait plusieurs bouteilles de cette boisson de contrebande, sont reconnus pour avoir des tendances communistes.

Le Colonel continua :

– On a parlé, dans la province de Québec, de fermer toutes les tavernes, les commissions des liqueurs et les clubs, et empêcher la vente de la boisson.

– Bonne mère.

– Vous vous imaginez un peu l'effet que ça a produit. Le gouvernement a reçu des centaines de lettres de protestation. On accuse nos gouvernants de voleurs. On dit qu'ils vendent la boisson beaucoup trop cher. Enfin, la population commence à se soulever petit à petit.

IXE-13 commençait à comprendre.

– Maintenant, finit le Colonel, nous n'avons plus qu'à tirer les conclusions. Supposons que les communistes soient au fond de cette affaire. Ils veulent sans doute que le gouvernement impose des restrictions. Lorsque ces restrictions seront imposées, le peuple se soulèvera, les communistes en tête. Vous voyez ça, d'ici ?

– C'est un complot infâme, déclara IXE-13.

– À date, le gouvernement a trouvé sept personnes en possession d'un grand nombre de bouteilles de boisson, et toutes sont des communistes.

– Des artistes ?

– Cinq d'entre elles. On n'a pu les faire coffrer, car on n'a aucune preuve contre ces personnes. Elles déclarent avoir acheté plusieurs bouteilles pour s'en faire une provision. Mais la chose la plus curieuse, c'est qu'on vend même de la boisson dans les studios de cinéma. Il va falloir que vous fassiez enquête sur tout ça, IXE-13.

– En commençant par où ?

– Le seul point de repaire sont les studios de

cinéma. Surveillez les artistes, tâchez de trouver une piste. Il faut découvrir les personnes qui sont en tête de cet affreux complot, et savoir si oui ou non, ce sont des communistes.

– Très bien, Colonel, quand partirons-nous pour Montréal ?

– Par le prochain train. Je vais vous donner une lettre de recommandation que vous remettrez aux policiers provinciaux et municipaux. Ils vous accorderont leur entière coopération.

– Comme vous voudrez, déclara IXE-13, mais j'ai idée que si nous travaillons seuls, nous pourrions mieux réussir.

Nos amis retournèrent à leur hôtel.

Marius alla apprendre la nouvelle à Arkia :

– Je pars, mais nous n'allons pas loin.

– Où ?

– À Montréal.

– Montréal... on dit que c'est une grande ville. Arkia aimerait bien visiter Montréal. Tu vas m'emmener, mon gros ?

– Voyons, Arkia, tu sais fort bien que je ne puis t’emmener, tu travailles ici.

Elle se mit à l’embrasser.

– Non, n’insiste pas, Arkia, c’est inutile.

– Bon, puisque tu ne veux pas, très bien.

Mais la négresse avait une idée derrière la tête.

Aussitôt que ses amis furent partis pour la Métropole, elle alla voir le directeur de l’hôpital.

– Docteur, dit-elle, je vais être obligée de partir.

– Partir, mais pourquoi ?

– Je voudrais m’en aller à Montréal.

– Ah ! Vous n’êtes pas bien ici ?

– Oui, oui, mais j’ai des amis qui viennent de s’établir à Montréal.

IXE-13, Gisèle et Marius partirent par le train de trois heures de l’après-midi.

À huit heures du soir, Arkia Boushi s’embarquait à son tour, en route vers la Métropole.

*

IXE-13, Marius et Gisèle étaient descendus dans un hôtel non loin de la gare.

Les deux hommes avaient loué une chambre ensemble.

IXE-13 n'avait aucune raison de cacher son identité.

D'ailleurs, très peu de personnes savaient que Jean Thibault était IXE-13, l'as des espions canadiens.

Aussitôt qu'elle arriva à Montréal, Arkia Boushi se mit à appeler dans les hôtels.

Elle fut assez chanceuse, car dès le troisième appel, on lui apprit qu'en effet, un dénommé Marius Lamouche s'était enregistré vers l'heure du souper.

Sans hésiter, la jeune négresse se fit conduire à l'hôtel Mondoux.

Elle loua une chambre, puis lorsqu'elle eut

mis de l'ordre dans ses affaires, elle se dirigea vers celle qu'habitait Marius.

Elle frappa à la porte.

Ce fut IXE-13 lui-même qui vint ouvrir.

– Arkia ! s'écria-t-il en l'apercevant.

Marius se retourna :

– Toi ! Mais, qu'est-ce que tu fais ici ?

– Je viens travailler, dit-elle.

– Tu viens travailler ?

– Oui, cet après-midi, le directeur de mon hôpital m'a fait venir, et m'a dit de me rapporter à Montréal où on manquait d'infirmières. Allons, dis que tu es content de revoir ta petite Arkia... dis-le, Marius.

Arkia voulait devenir espionne.

– Le meilleur moyen d'apprendre à devenir une bonne espionne, ce sera de suivre Marius et d'essayer de l'imiter.

Elle ne savait pas, la pauvre petite négresse, qu'elle était pour s'attirer des ennuis et causer à ses amis plus d'un tourment.

IV

Gisèle, IXE-13 et Marius étaient réunis dans la chambre des hommes.

Arkia était allée à l'hôpital faire son inscription comme infirmière.

– Alors, qu'est-ce que vous pensez de mon idée ?

Marius s'écria :

– Bonne mère, Gisèle, je ne savais pas que tu avais fait du cinéma ?

– Si... dans deux films... oh, remarque bien, je ne suis pas une vedette... deux petits bouts de rôles.

IXE-13 l'arrêta :

– Ne t'en fais pas pour ça, ma petite.. Tu ne connais pas nos réalisateurs radiophoniques et nos producteurs de cinéma, toi ! À la seconde qu'ils savent que c'est un Français ou un

étranger, même si c'est l'artiste le plus pourri qui puisse exister, il aura trois fois plus d'ouvrage qu'un Canadien. Je suis certain qu'on te confiera un premier rôle, si tu dis que tu es Française.

– Tu as raison. Donc, tu vas essayer de te faire engager comme artiste de cinéma ?

– Oui. Ce sera la meilleure façon d'avoir des relations avec les artistes communistes.

Marius demanda :

– Vas-tu te faire passer pour une communiste ?

Ce fut IXE-13 qui répondit :

– Pas nécessairement. Elle devra attendre avant de pencher pour un ou l'autre côté. Alors, Gisèle, puisqu'on demande des artistes, va te présenter demain matin. Dis que tu as fait du cinéma en France... et surtout, dis que tu es Française... on t'engagera.

– Très bien, Jean.

Le lendemain matin, Gisèle se présentait au bureau de la compagnie de cinéma.

– Vous demandez des artistes pour le nouveau film que vous devez tourner ?

– Oui, mademoiselle. Nous cherchons une future vedette. Vous voulez tenter votre chance ?

– S’il vous plaît.

La jeune fille prit une fiche :

– Voulez-vous remplir ça ?

– Merci.

Gisèle remplit la fiche.

On demandait diverses questions, notamment si elle avait fait du cinéma, et dans quels films ?

Gisèle inscrivit les titres des deux films dans lesquels elle avait joué.

Elle remit la fiche à la jeune fille et alla s’asseoir dans une salle d’attente où déjà une quinzaine de jeunes filles attendaient.

La plupart des jeunes filles étaient maquillées à outrance.

Cinq minutes s’écoulèrent.

Soudain, une porte s’ouvrit.

Roger Perdigny, un des réalisateurs les plus aimés de Montréal, fit son apparition.

Il tenait les fiches à la main.

Il jeta un coup d'œil sur les jeunes filles qui s'étaient redressées et lui souriaient, la bouche fendue jusqu'aux oreilles.

Gisèle, assise dans un coin en train de feuilleter une revue, n'avait pas vu le réalisateur sortir de son bureau.

Elle était la seule qui semblait l'ignorer.

Perdigny s'approcha d'elle :

– Mademoiselle, mademoiselle.

Elle sursauta et baissa sa revue.

Perdigny la regarda, surpris :

– Qu'est-ce que vous faites ici ? Êtes-vous venue faire application ?

– Si...

– Ah !

Il la regardait d'un air amusé, surpris et content à la fois de voir une jeune fille vêtue

simplement et pratiquement sans maquillage.

Il reprit ses fiches, revint au milieu de la salle, et :

– Je vais commencer par mademoiselle Gisèle Tubœuf... mademoiselle Tubœuf, s'il vous plaît.

Gisèle se leva :

– C'est moi.

Les autres jeunes filles se mirent à critiquer :

– Elle est arrivée après nous.

– Ce n'est pas juste.

Perdigny leur fit un signe :

– Mesdemoiselles, s'il vous plaît. Mon temps est très précieux et je commence par les jeunes filles, qui selon moi, seraient le plus aptes à remplir des rôles.

Il fit signe à Gisèle :

– Veuillez me suivre, s'il vous plaît.

Il l'emmena dans son bureau et lui posa diverses questions, puis lui fit lire un texte.

– Suivez-moi, maintenant.

Il l'emmena dans un studio et là, elle tourna une petite scène en compagnie d'un artiste canadien.

– Où demeurez-vous, mademoiselle Tubœuf ?

– À l'hôtel Mondoux.

– Parfait, nous vous donnerons des nouvelles le plus tôt possible.

Gisèle retourna à l'hôtel où IXE-13 et Marius l'attendaient avec impatience.

– Et puis ?

– Je ne sais pas au juste... il est fort possible que j'aie réussi.

Et elle leur conta ce qui s'était passé.

– En tout cas, tu as impressionné le metteur en scène du film.

Le lendemain matin, Gisèle recevait une lettre de la compagnie de cinéma.

Cette lettre livrée par un messenger, lui demandait de se rendre au studio pour une heure précise durant l'après-midi.

Gisèle se présenta donc à une heure et on la fit

passer dans le bureau du président de la compagnie, Émile Ducard.

Perdigny était là, lui aussi.

– Mademoiselle Tubœuf, après avoir vu votre bout d’essai, fit Perdigny, j’en suis venu à la conclusion que vous étiez la femme idéale pour jouer le rôle de l’ingénue dans « Les deux rivales », notre prochain film.

Gisèle n’en revenait pas.

Quelques minutes plus tard, elle signait son contrat.

On lui présenta l’autre vedette du film, Lise Beauval.

C’était une fille dans la trentaine, les cheveux teints blonds et qui se croyait une très grande vedette.

Perdigny ne semblait pas approuver le choix de Lise Beauval, mais c’était celui de Ducard, et il ne pouvait rien faire contre la volonté du Président.

– Maintenant, il s’agit de parler des autres rôles.

– J’ai quelques aspirants qui me semblent très bien, fit remarquer Perdigny.

Mais Lise Beauval intervint :

– Pourquoi ne pas engager, Ronald Marier, Jean Bontemps et DeNyse LeBel ?

Perdigny protesta :

– Non, je ne veux pas de ces artistes...

– Pourquoi ? demanda Ducard.

– Parce que je ne les aime pas... Ils ne partagent pas mes idées... ce sont des communistes, comme vous, Lise Beauval.

La jeune actrice sursauta :

– Ça par exemple... nous, des communistes.

– Vous ne faites peut-être pas parti d’une société communiste... mais vous parlez pour eux, et agissez comme eux.

– Oh, je refuse de jouer, s’écria Lise Beauval... Je veux que mes amis jouent les rôles secondaires.

– J’approuve mademoiselle, Beauval, fit le président.

– Mais...

– Écoute, Perdigny, c'est moi qui suis le directeur ici, n'est-ce pas ? Alors, obéissez ou choisissez-vous une autre situation.

Gisèle revint chez elle avec le manuscrit.

Elle le montra à ses amis et conta à IXE-13 ce qui s'était passé.

– Eh bien, Gisèle, tu ne joueras pas au communiste... au contraire... tu vas te ranger du côté de Perdigny pour voir ce qui va se passer.

La mission du Canadien s'annonçait pour être longue.

Le lendemain, Gisèle se rendit au studio où on commençait à tourner le film : « Les Deux Rivaux ».

*

– Marius, tu vas venir avec moi.

– Où ça ?

– Chez un de mes amis qui tient une taverne.
Je veux avoir des renseignements sur ces vendeurs de boissons.

– Est-ce qu’il va se rappeler de vous ?

– Peut-être pas en me voyant... mais quand je me présenterai, il se souviendra.

IXE-13 et Marius se dirigèrent vers la taverne.

Ils s’assirent à une table et commandèrent deux verres de bière.

– Est-ce qu’il est là, le patron ?

– Je ne le vois pas, tiens, le voilà justement.

En effet, un type dans les trente-cinq ans, venait d’apparaître derrière le comptoir.

IXE-13 se leva et se dirigea vers le comptoir :

– Monsieur Wilsley ?

– C’est moi !

– Vous êtes le propriétaire de la taverne, n’est-ce pas ?

Le tavernier examinait curieusement IXE-13 et se demandait où il l’avait déjà rencontré.

– Oui, je suis le propriétaire.

– J’aurais quelque chose à vous demander.

Il se pencha sur le comptoir :

Wilsley se redressa :

– Écoutez, mon ami...

IXE-13 se mit à rire :

– Je ne puis pas te parler en particulier, Bob ?

– Qui êtes-vous ?

– Thibault... Jean Thibault.

– Non ? Ce vieux Thibault, comment vas-tu ?

– Passe par ici, mon vieux.

– J’ai un ami, avec moi, je puis l’emmener ?

– Certainement.

Il les fit entrer dans un petit bureau situé juste à l’arrière du bar.

Wilsley se mit à rire :

– Ce bon vieux Jean... tu n’as pas changé ?

– Que fais-tu de bon ? J’ai appris que tu avais fait la guerre ? Est-ce vrai que tu as marié la petite Josette Paquin ?

– Non... je ne l'ai pas épousée. J'ai fait la guerre en effet, et voici un de mes amis que j'ai rencontré en France. Marius Lamouche, Bob Wilsley.

Les deux hommes se serrèrent la main.

– Est-ce vrai que tu voulais acheter une bouteille de fort ?

– J'ai su qu'on en vendait dans les tavernes.

– Pas ici, mon vieux.

– Ah !

– Ceux qui vendent, ce sont des types qui transgressent les lois. Ils ne sont pas venus me voir. Le premier qui entre pour m'offrir de vendre cette boisson...

Il ferma les poings.

Le type plaisait grandement à Marius.

– Qu'est-ce que vous allez lui faire, peuchère ?

– J'ai un revolver, je lui tire dans les jambes sans hésiter, la police se chargera de lui.

Il se tourna vers IXE-13 :

– Tu me fais de la peine, mon vieux Jean.

– Comment ça ?

– Il me semble que tu me connais assez. Tu sais fort bien que jamais je n'accepterais de vendre de cette boisson.

– C'est justement, parce que je te connais, que je suis venu ici.

– Comment ça ?

IXE-13 baissa la voix :

– Sais-tu ce que je fais depuis que je suis sorti de l'armée ?

– Non.

– Je me suis trouvé une position dans la police provinciale.

– Vrai ?

– Oui. Mon ami et moi travaillons ensemble. Sais-tu quelle cause on nous a confiée ?

– Celle de la boisson ?

– Justement. C'est pour ça que je suis venu te voir. Tu n'as pas reçu de visiteurs ?

– Non, aucun... mais je m'attends d'en recevoir d'un jour à l'autre... et comme tu vois, je me prépare.

– Écoute, Bob, tu vas faire mieux que ça.

– Ah !

– Tu vas t'arranger pour me téléphoner aussitôt qu'un des types viendra te rendre visite.

– Je ne demande pas mieux, si ça peut te rendre service.

– Ça ne devrait pas tarder... pour moi, je vais recevoir leur visite d'ici une couple de jours.

– Tu as des pressentiments ?

– Non, ils m'ont téléphoné.

– Oui. Tout simplement pour me dire de me préparer à acheter de leurs bouteilles.

– Et ils ne sont pas venus ?

– Non.

IXE-13 se dirigea vers la porte :

– Je ne veux pas rester trop longtemps. Nous pourrions éveiller l'attention.

Ils sortirent du bureau de Wilsley.

– Au fait, fit le tavernier, tu ne m’as pas laissé ton adresse.

– C’est vrai. Appelle-moi à l’hôtel Mondoux.

– Une minute... j’aime mieux écrire ça. Hôtel Mondoux... Jean Thibault.. c’est ça ?

– Oui.

*

Bourof, Tracko et Louis Malone tenaient une conférence secrète.

– Écoutez, il faut se débarrasser de cet imbécile de Perdigny.

– Le metteur en scène de Ducard ? demanda Bourof-Bouritz.

– Justement. C’est un type trop fanatique qui nuit à ceux qui nous aident. Il a forcé Ducard à engager une petite imbécile qui joue le premier rôle et qui l’approuve cent pour cent.

– Tu voudrais assassiner Perdigny ?

– Rien de plus facile. Tous les jours il prend un jus d'orange en dirigeant les scènes. Nous n'aurons qu'à glisser quelques gouttes de poison violent. Il ne s'en apercevra pas.

– Et l'actrice ?

– Je serai nommé metteur en scène. Je lui ferai assez la vie dure qu'elle sera obligée d'abandonner. Nous n'avons pas besoin de Française parmi nous.

Tracko demanda :

– C'est une Française ?

Brusquement, Bourof se tourna vers son ancien commandant :

– Tu ne peux faire autre chose que de poser des questions imbéciles ?

– Tais-toi et ne pose plus de questions idiotes, autrement, je te déporte en Russie, tu comprends, camarade Tracko ?

– Oui, oui, Lieutenant.

Il se tourna vers Malone :

– Très bien, débarrassez-vous tout d’abord de cette Française si possible avant de tuer Perdigny.

– Mais, c’est pratiquement impossible.

– Si elle est amie avec Perdigny, continua Bourof, elle pourrait nous causer des ennuis.

– Je puis essayer. Je vais demander aux autres artistes de faire la vie dure à cette Gisèle Tubœuf.

Tracko et Bourof bondirent comme s’ils avaient eu un ressort dans le fond de leur pantalon.

– Quoi ?

Bourof se prit la tête à deux mains :

– Non, non, vous n’avez pas dit que cette actrice se nommait Gisèle Tubœuf, n’est-ce pas ?

– Oui.

Malone les regarda curieusement :

– Mais, qu’est-ce qui vous prend ?

Tracko demanda :

– Elle... elle ne s’est pas rendue au studio avec un type... un type dans la trentaine...

– Non.

– Pas avec un colosse de six pieds qui parle à la marseillaise ? continua Bourof.

– Non. Mais, allez-vous me dire ?

– Gisèle Tubœuf était, durant la guerre, une des meilleures espionnes françaises, et fiancée du fameux IXE-13.

Ce fut au tour de Malone de bondir :

– Quoi ?

– IXE-13 mêlé à cette affaire... comment ça se fait-il ?

Tracko calma son ami :

– Allons, Lieutenant, vous vous découragez trop facilement.

– Moi, je me décourage ? fit Bourof en relevant brusquement la tête. Vous ne savez pas ce que vous dites... Bouritz... je veux dire Bourof ne se décourage jamais.

– Rien ne prouve qu'IXE-13 soit mêlé à cette affaire.

– Mais, Gisèle Tubœuf.

– Gisèle Tubœuf avait abandonné son fiancé pour épouser un Français, vous ne vous souvenez pas, Lieutenant ?

– Je me souviens de tout, de tout, mais si elle est revenue au Canada...

– Elle a peut-être abandonné son métier d'espionne pour celui d'actrice.

Bourof se mit à marcher de long en large :

– Malone, vous allez vous débarrasser de Perdigny le plus tôt possible, et surveillez cette Gisèle Tubœuf... faites-là suivre pour qu'on connaisse ses amis... et faites-moi rapport le plus tôt possible.

– Bien, Lieutenant.

Malone vint pour sortir, mais se retourna brusquement :

– Par mesure de précaution, on a fait installer un appareil sur le toit de l'édifice.

– Un appareil ?

– Oui, un avion qui peut s'envoler, même s'il n'a pas une longue piste. Si un jour ou l'autre il

arrive quelque chose qui ne va pas, nous pourrons prendre la fuite avant que la police ne nous découvre.

– Il appartient à Ducard et il a les permis nécessaires.

Il salua militairement.

– Dès cet après-midi, le metteur en scène Perdigny mourra, Lieutenant, je serai nommé metteur en scène et j'aurai l'œil ouvert sur cette Gisèle Tubœuf.

V

Cet après-midi-là, Marius et IXE-13 décidèrent d'accompagner Gisèle au studio.

La jeune fille leur avait parlé du metteur en scène Perdigny.

– Il n'est pas aimé des autres artistes et il m'a déjà dit : Laissez faire, avant longtemps, les studios seront nettoyés.

Elle leur avait aussi parlé de Malone, un ami du président Ducard.

Malone était également un metteur en scène et venait en curieux, assister aux prises de vues.

Marius et IXE-13 accompagnèrent donc la nouvelle vedette au studio.

Pendant que Gisèle passait entre les mains des maquilleurs, nos deux amis attendirent patiemment dans une salle réservée aux visiteurs.

– Venez avec moi, fit Gisèle lorsqu'elle sortit

de la loge du maquilleur, je vais demander à monsieur Perdigny de vous admettre dans l'atelier.

Le metteur en scène accepta et nos deux amis vinrent prendre place sur des chaises.

– Ne parlez pas... laissez-les tourner sans rien dire.

Il cria :

– Numéro 27.

Les décors étaient placés.

Gisèle se trouvait en scène avec une autre artiste.

On dut reprendre la scène quatre fois.

Les artistes blâmaient Gisèle.

– Mais non, ce n'est pas elle, criait Perdigny, c'est vous Lise Beauval qui dites faux.

– Je ne puis faire autrement... elle me force à dire faux.

Les autres acteurs l'approuvèrent :

– C'est vrai... c'est la même chose pour nous.

Dans un coin, Malonediscutait avec Ducard.

Perdigny avala une gorgée de sa limonade.

– Recommencez la scène.

Cette fois, le metteur en scène parut satisfait.

– Scène 67.

Gisèle se trouvait de nouveau en scène, mais cette fois avec Ronald Marier.

Ce dernier devait lui faire une scène d’amour.

Au moment où Marier devait l’embrasser, la porte s’ouvrait et Lise Beauval paraissait.

– Commencez !

Marier se pencha sur Gisèle.

La porte s’ouvrit et Lise Beauval apparut :

– Si ce n’est pas ma rivale, Marguerite, fit Gisèle en se dégageant et en allant vers elle.

Perdigny cria :

– Cut... Je vous ai dit de ne pas bouger, Marier.

Il se tourna vers Gisèle :

– C’est de votre faute. Vous dites tellement

faux que je me suis retourné.

– Ronald a raison, fit Lise Beauval. Je ne joue plus avec elle.

Perdigny essaya de les calmer.

– Nous ne voulons plus jouer avec cette Française.

Ducard s’avança :

– Écoutez, Perdigny, je ne puis tout de même pas forcer les artistes...

– Vous avez un contrat signé avec mademoiselle.

IXE-13 s’était approché de Gisèle.

Cette dernière, après avoir causé à voix basse avec le patron, s’avança :

– Monsieur Ducard, brisez le contrat et n’en parlons plus... je vous remets mon rôle.

Perdigny bondit :

– Quoi ? Vous ?

– Monsieur Perdigny, vous ne pourrez jamais tourner un bon film avec des artistes qui ne

peuvent s'entendre.

– Elle a raison, fit Lise Beauval. Je prendrai son rôle.

Perdigny jeta ses feuilles par terre :

– Et moi, Ducard, je vous donne ma démission. Arrangez-vous.

Ducard se mit à rire :

– Après vous, ce n'est pas la fin du monde.

– Peut-être pas, mais vous serez surpris lorsque je déclarerai à la police tout ce que je sais sur les activités de ce studio.

Il s'éloigna.

Ducard avait pâli et il vint pour le suivre.

Mais Malone le retint par le bras :

– Laissez-le faire... il n'ira pas loin.

Perdigny sortit suivi d'IXE-13, Marius et Gisèle.

IXE-13 rejoignit le metteur en scène.

– Monsieur Perdigny, permettez-moi de me présenter, je suis l'ami de mademoiselle Tubœuf.

– Enchanté.

– Maintenant, nous avons une révélation à vous faire. Mademoiselle Tubœuf n'est pas une actrice.

– Hein ?

– C'est moi qui lui ai proposé d'embrasser ce métier... J'enquête justement sur les agissements communistes de certains artistes.

– Et... mademoiselle ?

– M'aide, oui. Vous semblez en savoir long sur Ducard et ses activités ?

– En effet... je... j'en sais long... sur... sur Ducard.

Il porta la main à son front.

– Qu'est-ce que vous avez ?

– Je ne sais pas... j'ai chaud... je suis étourdi.

– Venez vous asseoir, fit IXE-13 en le prenant par le bras. Mais Marius dut se précipiter pour le retenir, car autrement, Perdigny serait tombé sur le plancher.

– Il est sans connaissance... il faudrait un

médecin.

La figure de Perdigny semblait se convulser sous l'effet de la douleur.

Marius courait pour avoir un médecin.

IXE-13 étendit Perdigny sur un divan qui se trouvait là.

Le metteur en scène porta la main à sa gorge :

Ça brûle... j'ai mal...

– C'est la première fois que ça vous arrive ?

– Oui.

IXE-13 regarda Gisèle et tous les deux eurent la même idée.

– Perdigny, dites vite... vous avez découvert quelque chose ?

– Malone... Ducard... la.. la, Ahhhh...

Il resta là, la bouche tordue, les yeux vitreux.

Marius arrivait avec un médecin

Ce dernier se pencha rapidement sur Perdigny.

– Trop tard, cet homme vient de mourir.

Les policiers municipaux furent appelés sur les lieux. Perdigny avait été victime d'un empoisonnement.

Les artistes accusaient Gisèle et ses amis de l'avoir tué.

Mais, le Lieutenant Fortin, chef de l'escouade municipale des homicides savait à quoi s'en tenir au sujet d'IXE-13.

Il avait reçu l'ordre de ses supérieurs d'aider le Canadien.

– Vous pouvez partir... je ferai surveiller ce studio.

IXE-13, Marius et Gisèle sortirent des bureaux de la compagnie de cinéma.

Le gros Marseillais fit signe à un taxi :

– Conduisez-nous à l'hôtel Mondoux, dit-il.

Ils montèrent dans la voiture et aussitôt, le taxi se mit en marche.

Comme ils approchaient de l'hôtel, IXE-13 vit

une voiture venant en sens inverse.

– Est-ce fou de rouler à une telle allure, fit le chauffeur.

Tout à coup, le Canadien vit un objet noir sortir de la fenêtre arrière de la voiture.

– Une mitrailleuse... attention, à plat ventre.

Le chauffeur n'eut pas le temps de se jeter par terre.

Les criminels tirèrent, sans atteindre IXE-13 et ses amis, mais le chauffeur fut frappé en pleine figure.

La voiture monta sur le trottoir et alla s'écraser dans la vitrine d'un grand magasin.

IXE-13, Marius et Gisèle n'avaient pas bougé.

– Pas blessé ? demanda le Canadien.

– Non.

– Les affaires se corsent, mes amis.

Et pour la deuxième fois en moins d'une heure, l'as des espions canadiens fut interrogé par le Lieutenant Fortin.

– La bande semble se méfier de vous... ils sont dangereux, Thibault, voulez-vous que je vous accorde une certaine protection ?

– Non, Lieutenant... j'ai toujours su me protéger moi-même.

Enfin, nos héros purent regagner leur hôtel.

IXE-13 appela son ami Wilsley.

– Thibault qui parle... tu n'as pas eu encore de visite ?

– Non.

– N'oublie pas de m'appeler. Je compte grandement sur toi, pour trouver la piste des criminels. Tu n'auras qu'à dire : « L'heure est enfin arrivée. »

Wilsley répéta :

– L'heure est enfin arrivée.

– J'attends toujours ton appel avec impatience.

Ce soir-là, les journaux annoncèrent qu'un autre club avait été l'objet des flammes et que son propriétaire était mort.

Le gouvernement provincial parlait de plus en

plus d'interdire la vente de boissons alcooliques par toute la province.

Le public protestait.

– Il faudrait agir, bonne mère.

– Comment veux-tu agir ?

Marius déclara :

– À votre place, patron, j'enlèverais Ducard, le propriétaire de la compagnie de cinéma et le ferais parler.

– Non, Marius... ça ne donnerait rien... c'est à la tête qu'il faut frapper.

– Mais qui sont les chefs de cette bande ?

– Je crois que même ceux qui travaillent pour eux l'ignorent.

– Ah !

– Ils ont arrêté des membres de cette bande, mais les policiers n'ont pu leur faire dire le nom de leur chef. Ils disent tous la même chose.

– Nous l'ignorons.

Enfin, le reste de la soirée se passa sans autres

incidents.

IXE-13 se coucha vers minuit, mais il avait de la difficulté à s'endormir.

Il venait à peine de se mettre au lit que le téléphone sonna.

– Allo ?

– Thibault ?

– Oui ?

– C'est Wilsley. Peux-tu venir immédiatement. Les types que tu cherches sont ici.

– Très bien.

IXE-13 raccrocha.

– C'est Wilsley ? demanda Marius.

– Non, répondit le Canadien. C'est un piège. On essaie de nous faire rendre chez Wilsley. Il lui est sans doute arrivé quelque chose.

– Comment savez-vous ça ?

– Wilsley et moi avons convenu d'un certain code... le code n'a pas été employé.

– Bonne mère... les Communistes vont nous attendre longtemps, fit Marius en se retournant.

– Non, nous y allons.

VI

IXE-13 fit arrêter le taxi un peu avant d'arriver à la taverne.

– Vous allez m'attendre ici tous les deux.

– Non, crièrent Gisèle et Marius en même temps.

– Pourquoi pas ?

– Ils peuvent te tuer, Jean.

– Ce n'est pas mon idée... ils vont tenter de me faire prisonnier.

Gisèle insista :

– Laisse au moins Marius aller avec toi.

Le Canadien réfléchit une seconde, puis se décida :

– Bon très bien, viens, Marius. Si dans cinq minutes, nous ne sommes pas sortis, tu seras la seule à continuer la mission Gisèle.

Nos deux amis traversèrent la rue et se dirigèrent vers la taverne.

Après minuit, les tavernes sont fermées.

Celle de Wilsley semblait faire exception.

Une lumière brillait à l'intérieur.

IXE-13 s'avança lentement, sortit son revolver et ouvrit la porte d'un coup de pied.

Il se jeta à plat ventre, s'attendant à recevoir une pluie de balles.

Mais il n'y eut rien de la sorte.

IXE-13 se releva et aperçut Wilsley, derrière le comptoir, ficelé à une chaise et bâillonné.

L'as-espion s'avança.

Juste à ce moment, Marius cria :

– Écoutez.

– Quoi ?

– Taisez-vous !

Le Marseillais s'avança à pas de loup, guidé par un léger bruit... comme un tic tac d'une montre, mais plus fort.

– Je l’ai, patron.

Comme un fou, Marius se pencha, ramassa un petit objet, courut vers la porte et le lança dans la rue.

Il était temps.

À peine dix secondes plus tard, la bombe éclatait.

IXE-13 était déjà rendu derrière le comptoir et délivrait son ami.

– Que s’est-il passé ?

– Je ne sais pas au juste... j’ai fermé la taverne à onze heures quinze. J’arrivais chez-moi comme le téléphone sonnait. Quelqu’un m’a donné rendez-vous ici.

– Qui ?

– Toi !

– Hein ?

– Je sais bien que ce n’est pas toi. Mais, on s’est servi de ton nom. Lorsque je suis arrivé on m’a assommé, on m’a attaché à une chaise, bâillonné et bouché les yeux.

– Tu n’as pas vu tes assaillants ?

– Non, ensuite, il y en a un qui a téléphoné.
J’ai entendu nommer ton nom.

– Il m’a appelé ?

– Non, pas tout de suite, il appelait un autre type pour savoir quoi faire. Je n’ai pas tout compris, mais j’ai entendu nommer Thibault.

– À qui ce type parlait-il ?

– Je ne sais pas au juste. Il a demandé à parler à un type qui s’appelait... Ma... quelque chose. Ensuite, il a toujours dit boss.

– Ce ne serait pas, Malone ?

Wilsley sursauta :

– Oui... oui, ça sonne familier... oui, c’est ça...
Malone.

– Et c’est par après qu’il m’a appelé ?

– Oui... j’avais laissé ton nom sur la feuille de papier sur la tablette.

– Je comprends.

– Mais il n’a pas dit la phrase... je savais que

tu te douterais de quelque chose.

Gisèle causait dans la porte avec Marius.

Les sirènes de la police résonnèrent.

Enfin, les policiers firent leur apparition et on emmena IXE-13, Wilsley, Gisèle et Marius au poste.

De nouveau, IXE-13 rencontra le Lieutenant Fortin,

– Enfin, Lieutenant, j’ai une piste.

– Vrai ? Mettez-moi au courant...

– Au contraire, je vais vous demander une chose. Vous surveillez les acteurs de cinéma, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Je vous demanderais de relâcher votre surveillance dans la journée de demain.

– Pourquoi ?

– J’ai idée que si vous faites comme je vous le dis, demain soir, toute la bande sera entre vos mains.

Le Lieutenant hésitait.

Enfin, il consentit à se rendre à l'idée de l'espion et ordonna qu'on relâche toute surveillance pour la journée du lendemain.

*

Dès dix heures du matin, Marius, maquillé, était en surveillance devant le studio de la compagnie de cinéma.

Ce jour-là, justement, Arkia Boushi était en congé, et elle s'inquiétait beaucoup de son gros Marius.

– Vous ne devriez pas le laisser partir seul... il peut lui arriver malheur.

– Ne vous inquiétez pas, voulez-vous, Arkia. Nous savons ce que nous faisons.

Vers deux heures le téléphone sonnait.

– Allo ? répondit IXE-13.

– C'est moi, patron. Malone vient d'arriver au studio.

– Parfait, aussitôt qu’il sortira, suis-le et donne-nous un coup de téléphone.

À cinq heures, Marius rappela de nouveau :

– Malone n’est pas encore sorti, patron.

Enfin, vers sept heures, le Marseillais apporta de bonnes nouvelles.

– Patron, il est sorti et je l’ai suivi, il était avec cette actrice, Lise Beauval.

– Et puis ?

– Il s’est rendu dans un édifice de quatre étages. Je me suis informé. Cet édifice appartient à Ducard.

– Où est-ce situé, nous y allons.

Marius donna l’adresse.

– Et ce n’est pas tout, patron, ça doit faire une dizaine de types qui entrent dans cet édifice, et je vous garantis qu’ils n’ont pas tous l’air très catholiques.

– Attendons-nous, nous serons là dans quelques secondes.

IXE-13 alla prévenir Gisèle et tous les deux

sortirent vivement de l'hôtel, sautèrent dans un taxi et se firent conduire à l'édifice Ducard.

Pendant, Arkia Boushi guettait IXE-13 et Gisèle.

– Je ne suis pas pour laisser mon Marius en danger.

Lorsqu'elle les vit monter dans un taxi, elle sortit à son tour de l'hôtel, appela une autre voiture et demanda au chauffeur :

– Pouvez-vous suivre cette voiture ?

– Bien, mademoiselle.

Lorsqu'elle vit descendre IXE-13 et Gisèle, elle dit au chauffeur :

– Continuez tout droit et arrêtez-moi au coin.

– Bien.

Arkia descendit et resta dans l'ombre.

IXE-13, Marius et Gisèle semblaient se concerter.

– Il y a un garde près de la grande porte.

– Mon signalement doit être donné partout...

fit IXE-13. Il faudrait tout d'abord éloigner ce garde.

– En effet.

Gisèle s'avança :

– Laissez-moi faire, j'ai une idée.

Et d'un pas décidé, elle entra dans l'édifice.

– Pardon, monsieur, fit-elle d'une voix importante.

– Oui.

– Mon ami Louis... Louis Malone m'a dit de venir ici. Je donne une réception ce soir et il m'a laissé savoir que je pourrais avoir de la boisson.

Elle s'arrêta brusquement :

– Vous me connaissez sans doute ?

– Non... je...

– Mais je suis une vedette de cinéma. Louis m'a engagée pour son prochain film.

– Ah !

– Dépêchez-vous, dites-moi où je puis voir Louis... ou encore, dites-moi qui peut me servir.

– Monsieur Malone est occupé dans le moment... suivez-moi.

Il emmena Gisèle.

– Venez, patron, c'est par là qu'ils sont passés

Marius entraîna rapidement IXE-13 vers un petit corridor.

Au bout du corridor, il y avait une porte, mais devant cette porte, un autre gardien.

– Pardon, mon ami, fit IXE-13 en s'approchant.

– Vous désirez ?

D'un coup de poing bien appliqué, IXE-13 le fit rouler sur le plancher.

Avant qu'il ne se relève, Marius lui en donna un second et cette fois, le garde tomba dans un sommeil profond.

IXE-13 ouvrit la porte.

Deux escaliers se présentaient devant eux.

Un qui descendait et l'autre qui montait.

– Qu'est-ce qu'on fait, patron ?

– Reste ici, je vais aller jeter un coup d’œil dans la cave.

Au bas de l’escalier, il y avait une porte.

IXE-13 l’ouvrit, tenant son revolver au poing.

Mais il faisait très noir dans la cave.

Il mit la main le long du mur et toucha le commutateur.

– Oh, oh, c’est ici qu’on fait la boisson... qu’on emmagine.

Il referma la lumière.

– Rien en bas, Marius... c’est là que se trouve la marchandise.

– On monte ?

– On monte.

Ils arrivèrent au deuxième et Marius ouvrit la porte.

Ils étaient dans une petite pièce carrée et au fond, il y avait deux portes.

– Ça doit donner dans un autre appartement.

– Et ça, ça m’a l’air d’une porte d’ascenseur.

– Oui.

Tout à coup, IXE-13 fit signe à Marius de se taire.

Une voix résonnait dans la pièce d'à côté :

– C'est votre chef qui vous parle. Le dénommé Thibault dont on vous a parlé est un dangereux espion du gouvernement. Il se nomme IXE-13.

Marius se trémoussait :

– Le chef est là-dedans, allons-y patron.

– Attends, Marius.

– Attendre quoi ? Il faut les prendre par surprise... et l'autre garde va certainement trouver son compagnon.

– Non, écoute encore la voix, tu n'entends pas grincer ?

– Oui, oui, il parle dans un micro.

– Le chef n'est pas là.

IXE-13 eut une idée et pesa sur le bouton de l'ascenseur.

L'appareil apparut au bout de quelques

secondes.

– Cet ascenseur doit conduire à un étage supérieur... où se trouve ce fameux chef inconnu.

– Vous montez ?

– Oui, mais tu vas rester ici pour retenir les autres hommes. Tu es armé ?

– Bonne mère, j'ai dix balles, quand ils sortiront, ça va tirer. J'en tuerai au moins dix.

IXE-13 entra dans l'ascenseur et referma la porte.

Juste à ce moment, la voix résonna dans le haut-parleur.

– Il y a quelqu'un qui monte dans l'ascenseur... c'est peut-être cet IXE-13 de malheur... arrêtez-le... tuez-le.

IXE-13 entendit crier Marius :

– Sortez donc, peuchère, je vais vous recevoir, moi.

Et une seconde plus tard, un coup de feu retentit.

– J'espère que Marius pourra les retenir.

Et l'ascenseur montait toujours.

IXE-13 se coucha à plat ventre sur le plancher.

– Pour moi, je vais avoir toute une réception quand j'arriverai en haut.

*

Arkia se trouvait juste devant l'édifice, ne sachant trop quoi faire.

Soudain, elle entendit un coup de feu.

– Marius, mon Marius, il va mourir.

Comme une folle, elle se précipita dans un magasin situé tout près.

– Vite... appelez la police... on se bat... vous avez entendu le coup de feu... la police... vite.

Elle sortit en courant du magasin pendant que l'employé appelait au poste.

Soudain, elle entendit un second coup de feu, cette fois, il venait de plus haut... tout près du toit.

– Il faut que la petite négresse fasse quelque chose pour sauver son Marius.

En courant, elle fit le tour de la bâtisse.

Elle aperçut une échelle de sauvetage qui allait jusqu'au toit.

– Il arrivera ce qui arrivera, je monte.

Et sans hésiter, elle se mit à gravir les échelons.

*

IXE-13 arriva au quatrième et l'ascenseur s'arrêta brusquement.

Une balle passa à quelques pieds au dessus de lui.

IXE-13 reconnut Malone qui se tenait tout près de la cage.

Il tira et abattit le communiste à bout portant.

Il se leva et entra en coup de vent dans la pièce.

Un homme caché derrière la porte sauta sur lui.

– Il faut l’emmener comme prisonnier, garde-le.

Mais IXE-13 fit pirouetter son adversaire, le Camarade Tracko.

Le Canadien échappa son revolver.

Devant le micro se tenait un autre homme, le Lieutenant Bourof.

Mais lui était armé.

Voyant qu’IXE-13 avait eu raison de Tracko, il visa le Canadien.

Sans perdre une seconde, IXE-13 releva Tracko et le plaça devant lui.

Bourof n’osa pas tirer.

– Lâchez votre revolver.

– Jamais !

IXE-13 continua d’avancer.

Lorsqu’il ne fut plus qu’à quelques pieds de Bourof, il lança Tracko qui tomba sur son

camarade.

IXE-13 se jeta sur eux et une lutte terrible s'engagea.

Deux contre un, la lutte était inégale.

Tracko réussit à donner un solide coup de poing à la mâchoire d'IXE-13 et le Canadien tomba étourdi.

– Vite, Bouritz, l'appareil, sur le toit.

– Tu n'es pas capable de te taire imbécile, tu m'as nommé.

IXE-13 avait bel et bien entendu.

– Bouritz... Bouritz... c'est impossible... Bouritz et Von Tracht, espions communistes.

Il vit les deux Nazis ouvrir une porte et bondir sur le toit. IXE-13 aperçut l'appareil.

Il réussit à se relever, lentement.

– Il faut... il faut que je les empêche de se sauver.

Il ramassa un des revolvers et bondit sur le toit.

*

Marius était seul, au deuxième étage.

Il entendit l'ordre donné dans le micro.

Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrait et un homme passa la tête.

Le gros Marseillais tira et ne le manqua pas.

– Sortez, peuchère, on vous attend, sortez, vous allez tous être tués.

Mais la porte s'était refermée.

La voix continuait de crier dans le micro :

– Allons, allez-y, venez à notre secours, on monte dans l'ascenseur.

La porte s'ouvrit à nouveau et cette fois, deux hommes tentèrent de s'échapper.

Marius tira deux autres coups de feu.

– Bonne mère, il me reste encore sept balles, ça va bien.

Mais il savait qu'il ne résisterait pas

longtemps.

Les communistes allaient certes tenter de sortir tous ensemble.

Soudain, le Marseillais entendit le bruit d'une sirène, puis d'une autre.

– La police, je suis sauvé, peuchère, je monte rejoindre le patron.

Il sonna l'ascenseur.

Bientôt, l'appareil apparut.

Marius se glissa à l'intérieur, juste à temps, car les criminels avaient décidé de sortir, tous ensemble.

Ils arrivèrent trop tard.

L'ascenseur venait de disparaître, et la police apparut dans l'escalier.

*

IXE-13 arriva sur le toit.

Bourof et Tracko allaient se glisser dans

l'appareil.

Tout à coup, une femme surgit à quelques pieds de l'avion, dans l'échelle de sauvetage.

– Arkia !

Bourof l'aperçut et rapidement, la prit par le bras et la plaça devant lui.

– C'est une de tes amis, IXE-13, tire, mais tire donc, ah, ah, tu as peur.

Tracko mettait les moteurs de l'appareil en marche.

– Petite, tu vas venir avec nous.

Continuant de se préserver avec le corps d'Arkia, Bourof montait dans l'appareil.

Quelques secondes plus tard, le petit avion s'élevait dans les airs, sans même prendre d'élan.

Marius arriva sur le toit.

– Non, ne tire pas, dit IXE-13.

– Mais bonne mère, ils se sauvent.

– Je sais. Sais-tu qui sont ces deux hommes ?

– Non ?

– Von Tracht et Bouritz !

– Hein ?

– Et ce n'est pas tout, ils ont enlevé ton amie, Arkia Boushi.

– Arkia ? Comment se fait-il ?

– Elle a dû nous suivre, la petite folle.

Que fera l'espion canadien ?

Lui et ses amis se lanceront-ils au secours d'Arkia Boushi,

La mission d'IXE-13 est terminée.

Il a réussi à démasquer les communistes et à ruiner leur organisation, mais Von Tracht et Bouritz se sont sauvés.

Verrons-nous IXE-13 et ses compagnons de nouveau aux prises avec les deux ex-allemands, où le Canadien partira-t-il pour une nouvelle mission ?

Ne manquez pas de lire le prochain chapitre des aventures étranges de l'agent IXE-13, l'as des espions canadiens.

Cet ouvrage est le 517^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.